

## Écrire dans un pays qui lit moins

Il existe dans notre époque un paradoxe dont on parle finalement assez peu, tant il semble contredire les discours répétés depuis plusieurs décennies sur la disparition supposée du livre, sur la mort annoncée de la littérature et sur la victoire définitive des écrans sur le papier ; car au moment même où les Français consacrent moins de temps à la lecture, où les ventes de livres s'érodent lentement après l'euphorie des années Covid, où les éditeurs s'inquiètent de la concentration croissante des ventes sur quelques centaines de titres seulement, jamais autant de femmes et d'hommes n'ont éprouvé le besoin de devenir écrivains, comme si l'accélération du monde, loin de réduire le désir d'écrire, avait au contraire renforcé cette vieille nécessité humaine qui consiste à vouloir laisser une trace de son passage sur terre.

Les chiffres disponibles ne permettent pas de connaître précisément le nombre de Français qui écrivent des œuvres littéraires, mais ils offrent des ordres de grandeur suffisamment éloquents pour dessiner une réalité que peu de gens soupçonnent réellement. Sur une population d'environ soixante-huit millions d'habitants, dont près de cinquante-sept millions sont âgés de plus de quinze ans, plusieurs études et enquêtes permettent d'estimer que deux à cinq millions de personnes écrivent ou ont déjà écrit un roman, un essai, un recueil de nouvelles, des mémoires ou des poèmes, ce qui signifie qu'un Français sur dix entretient, de manière régulière ou occasionnelle, une relation intime avec l'écriture. Dans le même temps, les auteurs professionnels susceptibles de vivre principalement de leur plume ne seraient guère plus d'un ou deux milliers, tandis qu'une petite dizaine de milliers seulement dégageraient des revenus suffisamment importants pour être considérés comme des écrivains à temps plein. Le contraste est vertigineux, car derrière la figure médiatique de quelques auteurs célèbres se cache en réalité une immense population silencieuse de femmes et d'hommes qui écrivent le soir, le week-end ou pendant leurs vacances, sans autre ambition parfois que celle de comprendre le monde, de raconter une histoire, de transmettre une mémoire familiale ou tout simplement de répondre à cette injonction intérieure dont parlent presque tous ceux qui se sont un jour retrouvés face à une page blanche.

Cette abondance de l'écriture apparaît d'autant plus étonnante qu'elle se déploie dans un pays où la lecture, sans disparaître, se transforme profondément. La France demeure un pays de lecteurs ; près de trente millions de personnes ouvrent encore régulièrement des livres, plus de vingt-cinq millions déclarent lire quotidiennement et environ trente-six millions affirment avoir lu au moins cinq ouvrages dans l'année, ce qui suffit à faire mentir les prophéties les plus catastrophistes. Pourtant, derrière ces chiffres encore impressionnants se cache une lente évolution qui préoccupe les professionnels du secteur, car les grands lecteurs deviennent moins nombreux, le temps consacré aux livres diminue progressivement et les multiples sollicitations numériques fragmentent désormais l'attention humaine avec une efficacité que personne n'aurait imaginée il y a

seulement vingt ans. Le livre n'est plus en concurrence avec d'autres livres ; il se retrouve désormais confronté aux réseaux sociaux, aux plateformes vidéo, aux séries, aux jeux vidéo, aux podcasts, aux messageries instantanées et à cette immense économie de l'attention qui transforme chaque minute disponible en objet de conquête.

Paradoxalement, alors que le nombre de lecteurs se contracte lentement, le nombre de livres disponibles n'a jamais été aussi élevé. Le marché français du livre demeure l'un des plus importants d'Europe, avec plusieurs centaines de millions d'exemplaires vendus chaque année et un chiffre d'affaires avoisinant les quatre milliards d'euros, mais cette apparente prospérité masque une réalité beaucoup plus fragile. Chaque année, plusieurs dizaines de milliers de nouveaux titres viennent s'ajouter à une offre déjà gigantesque, tandis que la durée de vie commerciale des ouvrages se raccourcit continuellement. Quelques centaines de best-sellers concentrent une part essentielle des ventes et, dans leur ombre, des milliers d'ouvrages disparaissent presque aussitôt après leur publication, parfois après plusieurs années de travail, quelques mois seulement après leur arrivée en librairie, sans avoir rencontré davantage qu'une poignée de lecteurs.

L'explosion de l'autoédition a encore accentué ce phénomène. Publier un livre n'a jamais été aussi simple ; les barrières techniques, économiques et même symboliques qui séparaient autrefois les écrivains des lecteurs se sont considérablement abaissées. Pourtant, cette démocratisation de la publication a déplacé le problème plutôt qu'elle ne l'a résolu. Pendant des siècles, la difficulté consistait à être publié ; aujourd'hui, la difficulté consiste à être lu. Ce renversement est probablement l'une des grandes révolutions culturelles de notre époque. Car ce qui manque désormais, ce n'est plus la capacité à produire du contenu, mais la disponibilité mentale des lecteurs eux-mêmes. Le véritable bien rare du XXI<sup>e</sup> siècle n'est ni le papier, ni l'encre, ni même le talent ; il est devenu le temps humain.

On pourrait croire qu'une telle situation devrait décourager les vocations. Pourtant, les faits racontent exactement l'inverse. Des millions de Français continuent d'écrire. Ils écrivent alors même qu'ils savent qu'ils ne vivront probablement jamais de leurs livres. Ils écrivent alors même qu'ils connaissent les difficultés de l'édition, la concurrence féroce entre les ouvrages, la domination des grands groupes, la puissance des algorithmes et l'indifférence parfois cruelle du marché. Ils écrivent malgré tout, comme écrivaient avant eux les générations précédentes, parce que l'écriture n'a jamais été une activité exclusivement économique. Kafka travaillait dans une compagnie d'assurances. Camus était journaliste. Proust vivait grâce à sa fortune familiale. Balzac passait sa vie à courir après ses dettes. Même parmi les géants de la littérature, vivre uniquement de sa plume a toujours constitué une exception plus qu'une règle.

Car on n'écrit pas seulement pour vendre. On écrit parce que certaines histoires refusent de mourir. On écrit pour comprendre ce que l'on a vécu, pour prolonger la

mémoire des disparus, pour lutter contre l'oubli, pour donner une forme à ses inquiétudes, à ses espérances ou à ses colères. Dans un monde où tout semble s'accélérer, où les informations se succèdent à un rythme vertigineux et où les technologies promettent sans cesse davantage de vitesse, il est peut-être finalement rassurant de constater que plusieurs millions d'individus continuent de consacrer des milliers d'heures à une activité lente, solitaire et profondément humaine. Car derrière les statistiques, derrière les milliards d'euros du marché du livre, derrière les centaines de millions d'exemplaires vendus chaque année et les dizaines de milliers de nouveautés qui envahissent les librairies, subsiste une vérité beaucoup plus ancienne que l'imprimerie elle-même : depuis que l'homme sait raconter des histoires, il éprouve le besoin presque irrationnel de transmettre quelque chose à ceux qui viendront après lui, comme si, face à la brièveté de sa propre existence, il cherchait obstinément à convaincre le temps qu'il est possible, malgré tout, de lui résister.

### **L'auteur sans éditeur existe-t-il ?**

Pour une nouvelle légitimité littéraire

Il a écrit pendant trois ans. Il s'est levé tôt, couché tard, a renoncé à des week-ends entiers. Il a corrigé, taillé, recommencé. Son roman fait quatre cents pages. Il est terminé, relu, mis en forme. Il est prêt. Alors il l'a envoyé à une vingtaine de maisons d'édition. Douze n'ont jamais répondu. Six ont envoyé un refus standard en moins d'une semaine — sans avoir lu une ligne. Deux ont gardé le silence pendant huit mois, puis ont également refusé. Aujourd'hui, ce roman n'existe pour personne. Son auteur non plus, aux yeux du monde littéraire.

Cet homme n'est pas une exception. Il est la règle.

L'édition ne lit pas : elle sélectionne

On parle souvent de la difficulté d'être publié. Le mot « difficulté » est un euphémisme. La réalité est plus brutale : moins de un pour cent des manuscrits soumis aux éditeurs sont effectivement lus. Pas rejetés après lecture : pas lus. Le reste s'accumule dans ce que les professionnels appellent le « monte-charge », ce flux continu de textes que personne n'ouvrira jamais.

Le système éditorial n'est pas conçu pour découvrir le talent. Il est conçu pour gérer le risque financier. Un éditeur choisit des textes qu'il peut vendre, à des libraires qu'il connaît, pour un public qu'il a appris à anticiper. Ce n'est pas de la malveillance, c'est de l'économie. Mais prétendre que ce système est un filtre de qualité littéraire est une fiction que l'industrie entretient pour préserver son autorité.

La vérité est là, inconfortable : l'édition ne mesure pas le talent. Elle mesure la commercialité. Les deux se recoupent parfois. Souvent, ils divergent. Et quand ils divergent, c'est toujours le talent qui perd.

Ce que l'éditeur offre à l'auteur n'est pas seulement une diffusion. C'est une reconnaissance sociale. C'est le droit d'exister en tant qu'auteur aux yeux du monde. Avant d'être publié, on écrit. Après avoir été publié, on est écrivain. La nuance est abyssale.

Cette légitimité repose sur trois piliers que l'édition traditionnelle a su monopoliser. Le premier est la sélection : quelqu'un a choisi ce texte parmi des milliers, ce choix lui confère une valeur présumée. Le deuxième est la permanence : l'œuvre existe sous forme d'objet physique, elle dure, elle peut être citée, archivée, héritée. Le troisième est la traçabilité : on sait qui a écrit quoi, et quand, et sous quel nom.

Ce monopole n'a rien d'inévitable. Il est historique. Il est né d'une contrainte technique : l'imprimerie coûte cher, la distribution est complexe, le marché est limité. Ces contraintes n'existent plus. Mais le monopole de la légitimité, lui, persiste. Par inertie. Par intérêt. Et parce que personne n'a encore proposé une alternative crédible.

On objectera que l'auto-édition existe. Que des plateformes permettent à n'importe qui de publier son livre en quelques clics. Que la révolution numérique a démocratisé l'accès à la publication. C'est vrai. Et c'est insuffisant. L'auto-édition résout le problème de la diffusion. Elle ne résout pas le problème de la légitimité. Un livre auto-édité reste, dans l'imaginaire collectif et dans celui du monde littéraire, un livre qui n'a pas passé le filtre. Peu importe sa qualité. Peu importe le nombre de ses lecteurs. Le stigmatisme est tenace, presque irrationnel, mais réel. Publier soi-même, c'est souvent s'exposer au soupçon que l'on n'a pas réussi à convaincre les vrais gardiens du temple.

Quant aux plateformes communautaires de type Wattpad, elles ont créé des espaces vibrants, des communautés passionnées, des phénomènes de lectorat réels. Mais elles fonctionnent sur la logique du brouillon public, de l'œuvre en cours, du feuilleton numérique. Elles ont leurs genres de prédilection, leurs codes, leurs rhétoriques propres. Un romancier qui a écrit quatre cents pages d'une prose exigeante n'y trouvera pas sa place naturellement. Et sa légitimité ne s'y construira pas.

La question n'est donc pas : comment aider les auteurs non publiés à contourner l'édition ? La question est : sur quoi peut-on fonder une légitimité littéraire qui ne dépende pas de l'édition ?

La réponse est aussi ancienne que la littérature elle-même : le lecteur. Avant qu'il existe des maisons d'édition, avant qu'il existe des imprimeurs, des manuscrits circulaient, étaient copiés, étaient lus, étaient commentés. La valeur d'un texte était déterminée par ceux qui le lisaient, pas par ceux qui le distribuaient.

Nous avons les outils pour recréer cette logique à l'échelle du monde contemporain. Mais il faut le faire avec rigueur, pas avec naïveté. Confier la légitimité aux lecteurs ne signifie pas la confier à la popularité. Les algorithmes de recommandation, les systèmes de notes à étoiles, les classements par nombre de téléchargements : tout cela reproduit les biais du marché, avec moins de discernement encore que l'édition traditionnelle. La visibilité n'est pas la valeur.

Ce qu'il faut construire, c'est un système où le retour du lecteur coûte quelque chose. Où lire une œuvre implique un engagement réel : non pas une étoile cochée en deux secondes, mais une trace humaine, argumentée, datée, attachée à une œuvre et à un auteur identifié. Chaque retour de ce type vaut infiniment plus qu'un millier de « j'aime ». Il construit quelque chose. Il est une brique de légitimité.

Imaginez un espace où un auteur dépose une œuvre achevée. Pas un projet, pas un chapitre, pas une intention, mais un roman complet, un essai terminé. Un espace où il signe de son vrai nom, parce que la légitimité ne se construit pas dans l'anonymat. Un espace où le lecteur accède gratuitement à cette œuvre, la télécharge, la lit à son rythme, et en retour laisse une trace argumentée de sa lecture.

Dans cet espace, la légitimité de l'auteur se construit au fil du temps, œuvre après œuvre, lecteur après lecteur. Elle n'est pas octroyée par une institution. Elle est gagnée. Elle est vérifiable. Elle est la propriété de l'auteur, pas d'un éditeur.

Ce n'est pas de l'utopie. C'est une architecture possible, technique et humaine, que les outils d'aujourd'hui permettent de construire. La difficulté n'est pas technologique — elle est culturelle. Il faut convaincre les auteurs que leur légitimité ne dépend pas du bon vouloir d'un comité de lecture. Il faut convaincre les lecteurs que les œuvres les plus précieuses ne sont pas forcément celles qui ont un ISBN.

L'édition traditionnelle continuera d'exister. Elle a ses vertus, ses savoir-faire, ses réseaux, sa capacité à donner à un texte une existence physique et une visibilité large. Personne ne cherche à la détruire. Mais son monopole sur la légitimité littéraire est une anomalie historique qui se prolonge bien au-delà de ce qui le justifiait. Il est temps de le nommer pour ce qu'il est : un héritage, pas une vérité.

L'auteur non publié existe. Il écrit. Il finit ce qu'il commence. Il corrige jusqu'à ce que ce soit juste. Il a quelque chose à dire et il l'a dit, dans une langue qui lui appartient, avec une voix qui n'appartient qu'à lui. Que personne n'ait encore choisi de l'imprimer ne dit rien de la valeur de ce qu'il a écrit. La légitimité n'appartient pas aux éditeurs. Elle appartient aux lecteurs. Et peut-être est-il temps de le leur rendre.